

Héritage de l'acédie. Exemple de romans des années soixante traitant de schizophrénie

Au milieu du XX^e siècle, les diagnostics de schizophrénie se multiplient, éclipsant presque définitivement la figure de l'hystérique de la fin du XIX^e siècle. Le psychiatre suisse Eugen Bleuler crée le terme « schizophrénie » en 1911 à partir des mots grecs *schizen*, le fractionnement et *phren*, l'esprit¹. Souvent réduite au dédoublement de personnalité, cette psychose recouvre de nombreux symptômes tel le sentiment d'irréalité, de fractionnement entre soi et le monde et une tendance dissociative qui entrave les relations sociales. Les schizophrènes peuvent présenter une indifférence totale à soi et au monde. Il y a une parenté très forte entre les souffrances de l'acédie médiévale et la dépression du schizophrène : isolement et phénomènes de visions démoniaques pour l'ermite, hallucinatoires pour le malade mental.

La littérature du XX^e siècle, et plus particulièrement des années soixante, propose des figures de schizophrènes dont la représentation reprend les motifs traditionnels de l'acédie. Le profond vide ressenti par exemple par l'héroïne dans *Le Ravissement de Lol V. Stein* (1964) de Marguerite Duras est de nature quasi spirituelle et l'auteur tisse tout son ouvrage d'une polysémie ambiguë. Les personnages principaux de deux romans

¹ E. Bleuler, *Dementia praecox ou groupe des schizophrénies*, A. Viillard (trad.), Paris, Grec/EPEL, 1993.

écrits peu auparavant, en 1961, explorent eux aussi l'aspect mystique de la dépression schizophrène. Joséphine dans *Le Ha-ha* (*The Ha-Ha*) de l'anglaise Jennifer Dawson et Istina dans *Visages noyés* (*Faces in the Water*) de la néo-zélandaise Janet Frame sont entièrement absorbées par une réflexion existentielle qui les rend incapables de nouer des relations ou d'appréhender le quotidien. Elles expérimentent épiphanies et béatitudes ponctuelles dans l'asile psychiatrique qui leur tient lieu de monastère.

L'étude de la nature du trouble de ces figures féminines révèle l'héritage de l'acédie médiévale dans l'imaginaire des écrivains contemporains, tout comme le personnage du malade mental au XX^e siècle appartient à une longue généalogie de possédés bibliques, benêts bénis et illuminés médiévaux.

En convoquant ces images anciennes, les écrivains fixent la schizophrénie dans une iconographie morale et la sortent des nosologies psychopathologiques. Une continuité est inscrite entre ces maux qui s'originent dans un sentiment de perte de sens que la littérature revendique comme existentielle et non médicale. Michel Foucault interprétait, dans *L'Histoire de la Folie*, l'irruption du monstre dans la pensée médiévale et de la Renaissance comme une réaction à un temps moralement corrompu au même titre que la grande indifférence, l'*acedia* : « les animaux impossibles, issus d'une imagination en folie sont devenus la secrète nature de l'homme »² comme les chats huants, les insectes ailés, les grylles, « ces visages grotesques posés sur le ventre des monstres appartenaient au monde de la grande métaphore platonicienne, et dénonçaient l'avilissement de l'esprit dans la folie du péché »³. Au-delà des seules préoc-

² M. Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972, p. 37.

³ *Ibidem*, p. 35.

cupations personnelles des personnages principaux, les auteurs nous donnent à voir des univers contrôlés par la science et la technique, l'asile, l'hôpital, où les individus sont soumis à des règles qui les dépassent, à une autorité sans visage.

Taedium

Dans le roman de 1964 de Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, l'ennui suinte des murs bourgeois. Après le traumatisme du bal de T. Beach où elle a assisté, impuissante, au « vol » de son fiancé par une autre femme, Lol reste recluse dans la maison familiale. Le texte nous dit comment cette retraite est insupportable pour elle : « Elle s'ennuyait, à crier »⁴. La virgule, comme un barrage dérisoire sur un océan de douleur⁵, parvient difficilement à affaiblir l'énoncé diagnostique. Lol souhaite « une interruption de la sempiternelle répétition de la vie »⁶ : « Et elle criait en effet qu'elle n'avait rien à penser tandis qu'elle attendait, réclamait avec l'impatience d'un enfant un remède immédiat à ce manque »⁷. Ce passage évoque le soupir de l'ermite dans *La Tentation de saint Antoine* (1874) de Gustave Flaubert : « Que je m'ennuie ! s'écrie l'anachorète, je voudrais aller quelque part, je ne sais où ; je ne sais pas ce que je veux, je n'ai même pas la volonté de désirer vouloir »⁸. La réalité paraît sans saveur mais le désir, l'allant, est bloqué, alors qu'il pourrait lui apporter quelques modifications. Un cercle vicieux s'installe qui gèle toute possibilité d'action. Jean Starobinski définit cet ennui comme « une lourdeur, une torpeur, une

⁵ Tel le « barrage contre le Pacifique ». Cf. M. Duras, *Un barrage contre le Pacifique*, Paris, Gallimard, 1950.

⁶ M. Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, op. cit., p. 23.

⁷ *Ibidem*.

⁸ G. Flaubert, *La Tentation de saint Antoine*, cité par Y. Hersant, « L'Acédie et ses enfants », [dans :] J. Clair (dir.), *Mélancolie. Génie et folie en Occident*, Paris, Gallimard / Réunion des Musées nationaux, 2005, p. 54.

absence d'initiative »⁹. Chez Lol, la lassitude de demeurer enfermée se double d'un épuisement existentiel formulé en termes saussuriens : « combien c'était ennuyeux et long, long d'être Lol V. Stein »¹⁰. Ici, l'ennui vient de l'intérieur, d'une incapacité à trouver en soi les ressources nécessaires à l'action. L'historien Yves Hersant explique ce phénomène par un parallèle : « Symptômes théologiques et médicaux se recoupent très largement : même dégoût, chez le mélancolique et l'acédieux, d'une vie que déjà la mort saisit ; même sentiment d'écroulement, d'écoulement et d'abandon, tandis que le moi se vide et (comme le dira la psychanalyse) s'identifie à un objet perdu »¹¹. Cette absence ontologique est justement saisie dans l'œuvre de Duras par Maurice Blanchot, lorsqu'il décrit « [l]e lieu vide où parle le désœuvrement d'une parole vide et que recouvre tant bien que mal un Je vaporeux et agonisant »¹².

Dans le roman *Visages noyés* de la néo-zélandaise Janet Frame, publié en 1961, l'ennui est lié à un contexte extérieur, l'internement psychiatrique. Il s'exprime par une conscience singulière du temps. L'endurance de la narratrice est érodée par la lenteur des journées qui passent, absolument identiques et monotones.

Les jours passaient, s'entassaient, s'empilaient [...]. Ils assourdisaient tellement le bruit de nos vies que nous ne l'entendions même plus. Si par hasard, un Futur était arrivé, il n'aurait pas su que nous existions. Je me dis que les lendemains à venir allaient nous enterrer au nom même de ce futur.¹³

Le flou temporel est comparé à celui qui entoure les derniers jours d'un condamné : « Quand un prisonnier est

⁹ J. Starobinski, *L'Encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, 2012, p. 51.

¹⁰ M. Duras, *Le Ravisement de Lol V. Stein*, *op. cit.*, p. 24.

¹¹ Y. Hersant, « L'Acédie et ses enfants », *op. cit.*, p. 57.

¹² M. Blanchot, *Le Livre à venir*, Paris, Gallimard, 1959, p. 290.

¹³ J. Frame, *Visages noyés*, S. Lecomte (trad.), Paris, Joëlle Losfeld, 1996, p. 102 (Cf. J. Frame, *Faces in the Water*, London, The Women's Press, 1980, p. 95).

condamné à mort, on enlève, paraît-il, toutes les pendules qui se trouvent au voisinage de sa cellule »¹⁴.

Le temps est si obscur qu'une ellipse de huit ans se cache entre les chapitres XXIX et XXX du roman. Dans une étude sur l'acédie, la philosophe Gaëlle Jeanmart explique comment naît le sentiment d'immobilité du temps : « La conscience, fonction différentielle, est organisée pour percevoir les changements, le discontinu. Elle est véloce et volatile, preste et agile, et se porte vers des objets qui peuvent entrer en résonance avec son agilité. Lorsqu'elle trouve à l'extérieur des rythmes synchroniques, elle est captivée. Mais lorsque le monde extérieur ne lui offre pas ces changements qui la captent, elle ne peut plus que, comme par devers elle est à l'extrême pointe de l'asphyxie et de l'anéantissement, percevoir l'absence de changement. L'acédie est cette conscience limite, asphyxiée, du non-changement, du continu, de la durée – rappelons-nous les mots d'Évagre où le démon de l'acédie "représente combien est longue la durée de la vie" »¹⁵.

Nécessité du mouvement

Subissant la double « épreuve d'un temps interminable, stagnant [...] et d'un espace paradoxal dont l'étroitesse est perçue comme immensité désertique »¹⁶, il arrivait à l'ermite de s'enfuir comme un dément à travers le désert. D'ailleurs, l'étymologie du mot « angoisse » vient du latin *angustiae*, « étroitesse »¹⁷. Médicalement, l'anxiété a pour symptôme physique le resserrement de l'épigastre. Il y a donc une relation originaire entre l'espace et l'angoisse. Jean Starobinski explique ce phénomène ainsi : « Lorsque l'*acedia* assiège l'âme de sa

¹⁴ *Ibidem*, p. 33.

¹⁵ Évagre le Pontique, *Traité pratique ou Le moine*, A. et C. Guillaumont (trad. et éd.), Paris, Cerf, 1971, p. 64.

¹⁶ Y. Hersant, « L'Acédie et ses enfants », *op. cit.*, p. 55.

¹⁷ F. Gaffiot, *Le Grand Gaffiot. Dictionnaire Latin Français*, Paris, Hachette, 2000, p. 128.

victime, il lui inspire l'horreur du lieu où elle se trouve, le dégoût de sa cellule [...]. Elle est prise du désir de partir, de chercher le salut au loin, en d'autres lieux, avec d'autres frères. Elle regarde de tous côtés pour voir si quelqu'un vient lui rendre visite, elle soupire en se retrouvant seule ; elle entre et sort sans cesse de sa cellule, et à tous moments elle regarde le soleil comme s'il tardait à descendre »¹⁸. Gaëlle Jeanmart nomme « gyrophagie » cet état de « l'envie de mouvement qui est comme la volonté douloureuse et déchirée de sortir de lui-même »¹⁹. Il semble que Marguerite Duras exploite cette idée lorsqu'elle écrit qu'après des semaines de claustration, Lol se retrouve à errer de nuit dans les rues. L'homme qui la croise devine « qu'elle n'allait pas dans une direction précise. [...] Évidemment il pensa à la folie mais ne la retint pas »²⁰. Il est charmé même par l'ambivalence de ses mouvements à la fois aléatoires et décidés :

On aurait dit non seulement qu'elle venait d'arriver dans cette ville, mais qu'elle y était venue pour y retrouver ou y chercher quelque chose, une maison, un jardin, une rue, un objet même qui aurait été pour elle d'une grande importance et qu'elle ne pouvait trouver que de nuit.²¹

Il ne comprend pas que c'est vers elle-même que Lol progresse, vers l'identification de son désir. Cet homme l'épouse sans qu'elle ne semble s'en rendre compte. Ils déménagent à U. Bridge, ont des enfants mais le hasard d'une mutation les ramène à S. Thala. Lol y est de nouveau très seule car son mari travaille et ses enfants sont gardés par une gouvernante. Ses relations avec les autres sont superficielles et mondaines. Elle est mentalement absente. De nouveau, puisque tout semble toujours

¹⁸ J. Starobinski, *L'Encre de la mélancolie*, op. cit., p. 53.

¹⁹ G. Jeanmart, « Acédie et conscience intime du temps », *Bulletin d'analyse phénoménologique*, janvier 2006, t. 2, n° 1, p. 20.

²⁰ M. Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, op. cit., p. 26.

²¹ *Ibidem*, p. 27.

revenir en écho dans le roman (deux bals, deux repas, deux femmes...), Lol recommence ses ballades : « Elle eut du temps libre, beaucoup, soudain, [...]. Ces promenades lui devinrent très vite indispensables »²². Lorsqu'elle croise Jacques et s'aperçoit qu'il est l'amant de son ancienne meilleure amie Tatiana, son errance s'intensifie :

C'est peu de temps après qu'elle invente – elle qui paraissait n'inventer rien – de sortir dans les rues. [...] Lol sortit dans les rues, elle apprit à marcher au hasard. [...] La promenade la captivait complètement, la délivrait de vouloir être ou faire plus encore que jusque-là l'immobilité du songe.²³

L'espace de Duras reste mystérieux. La toponymie est administrative, distribuant l'alphabet méthodiquement S (Thala), T (Beach), U (Bridge), V (Stein), abolissant une lecture herméneutique. Cela étant, Duras y revient et réalise des années plus tard que S. Thala est Thalassa²⁴, la mer : « à marée basse, on a trois kilomètres de plage, comme des contrées, des pays de sable, complètement interchangeables ; le pays de personne, voyez, sans nom »²⁵. Elle ajoute : « C'est l'annulation totale de l'habitat. Ils n'habitent pas. Et la déambulation dans les sables, c'est la déambulation pure, animale »²⁶. Là-bas, Lol erre inconsciemment vers ce nœud où tout a commencé, tel l'animal qui revient sur les lieux de son origine. Sa quête extérieure, spatiale, mime et provoque cette recherche intérieure et temporelle. Ces mouvements erratiques au milieu du désert durassien semblent un lointain écho des fuites des anachorètes.

²² *Ibidem*, p. 36.

²³ *Ibidem*, p. 39.

²⁴ I. Doneux-Daussaint, *Le Dialogue romanesque chez Marguerite Duras. Un essai de pragmatique narrative*, thèse sous la direction de C. Kerbrat-Orecchioni, soutenue à l'Université Lumière-Lyon 2, décembre 2001.

²⁵ M. Duras et M. Porte, *Les Lieux de Marguerite Duras*, Paris, Éditions de Minuit, 1977, p. 82.

²⁶ *Ibidem*, p. 84.

Indifférence

Si le désir de fuite souligne le rôle de l'internement, les récits des années soixante ne l'envisagent pas uniquement comme cause mais également comme conséquence d'un trouble préalable qui le justifie. Le personnage principal de *Visages noyés* de Janet Frame, Istina Mavet explique : « On m'avait mise à l'hôpital parce qu'une grande brèche s'était ouverte dans la banquise et m'avait séparée des autres »²⁷. Elle parle plus loin d'une « couche de neige » qui recouvre les émotions :

Lorna qui avait été jadis une femme intelligente et cultivée ? ... Quelle est donc cette nouvelle maladie tombée du ciel qui recouvre à jamais notre pauvre horizon et lui donne cet aspect d'hiver éternel ? Quel nom donner à cette couche de neige qui ne veut pas fondre et qui laisse pourtant éclore les fleurs de l'imagination, à ce froid qui n'empêche pas les sentiments de se construire un nid, comme les oiseaux, avec les brindilles et la paille arrachées aux souvenirs ? Où donc trouver les chasse-neige susceptibles de déblayer le sentier qui nous mènerait aux paysages ensevelis ?²⁸

Alors qu'elle construit le personnage principal de son unique roman *La Cloche de détresse* (*The Bell Jar*, 1963), Sylvia Plath parle non de « brèche » mais de « failles » dans son *Journal* : « les failles de son caractère qui avaient été maintenues telles qu'elles étaient par l'impact de l'environnement de New York [...] vont s'élargir et bailler de façon alarmante. De plus en plus sa perception déformée du monde qui l'entoure, le vide de sa propre vie, de celle de ses voisins, vont devenir la seule manière correcte de concevoir les choses »²⁹.

Dans *Le Ravisement de Lol V. Stein* de Marguerite Duras, le narrateur s'interroge sur ce que l'on pourrait nommer l'absence de Lol :

²⁷ J. Frame, *Visages noyés*, op. cit., p. 6.

²⁸ *Ibidem*, p. 186.

²⁹ L. Ames, « Sylvia Plath : A Biographical Note », [dans :] S. Plath, *The Bell Jar*, New York, Harper and Row, 1971, p. 280, trad. J. W.

Tatiana ne croit pas au rôle prépondérant de ce fameux bal de T. Beach dans la maladie de Lol V. Stein. Elles étaient là, en Lol V. Stein, couvées, mais retenues d'éclorre par la grande affection qui l'avait toujours entourée dans sa famille et puis au collège ensuite. Au collège, dit-elle, et elle n'était pas la seule à le penser, il manquait déjà quelque chose à Lol pour être – elle dit : là.³⁰

Il ajoute que Tatiana, l'amie de Lol, « croyait que cette crise et Lol ne faisaient qu'un depuis toujours »³¹. Duras l'analyse comme un état « d'impersonnalité » : « C'est un état de la dé-personne, si vous voulez, de l'impersonnalité [...]. Ce n'est pas une maladie, c'est un état que je pense beaucoup de gens frôlent. Qui s'installe rarement complètement. Là chez Lol, il est vraiment installé »³².

On retrouve cette absence mentale chez d'autres personnages durassiens : « Elle était comme fermée à tout et ouverte à tout, on peut dire les deux choses »³³, écrit-elle dans *L'Amante anglaise* à propos du personnage de Claire Lannes qui tue sa cousine sourde et muette sans pouvoir en expliquer la raison. D'ailleurs, l'écrivaine dira plus tard : « Toutes les femmes de mes livres, quel que soit leur âge, découlent de Lol V. Stein, c'est-à-dire d'un certain oubli d'elles-mêmes, elles ont toutes les yeux clairs, elles sont toutes imprudentes, imprévoyantes. Toutes, elles font le malheur de leur vie »³⁴. Duras s'est inspiré d'une jeune femme rencontrée à l'hôpital : « Des gens m'ont confié une jeune personne qui était dans l'asile d'aliénés de Villejuif, que j'ai eue toute une journée ici et que j'ai reconduite après, à la fin de la journée. Elle était sous calmants, sous Largactil. Je l'ai connue un jour entier. Et elle est devenue Lol V. Stein »³⁵. Ailleurs, elle précise : « J'ai essayé de la faire parler très longtemps,

³⁰ M. Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, op. cit., p. 12.

³¹ *Ibidem*, p. 13.

³² M. Duras, *Dits à la télévision : entretiens avec Pierre Dumayet*, Paris, EPEL, 1999, p. 18.

³³ M. Duras, *L'Amante anglaise*, Paris, Gallimard, 1967.

³⁴ M. Duras et J. Beaujour, *La Vie matérielle*, Paris, P.O.L., 1987, p. 32.

³⁵ J. Vallier, *C'était Marguerite Duras*, Paris, Fayard, 2010, t. 2, p. 418.

enfin toute une journée, et elle n'a jamais parlé. C'est-à-dire qu'elle a parlé comme tout le monde, avec une banalité extraordinaire, une banalité remarquable. Elle croyait que j'étais un docteur et elle a parlé pour paraître être comme tout le monde. Et plus elle le faisait, si vous voulez, et plus elle était singulière à mes yeux. C'était très impressionnant »³⁶.

Les écrivaines prêtent à leurs personnages un esprit attentif à des préoccupations différentes de celles des autres, un ordre des priorités inversé. Ainsi dans *Le Ha-ha* de Jennifer Dawson, Joséphine est-elle préoccupée par le cours de la rivière, l'immobilité du ciel et la « souris épineuse de Rhodésie »³⁷ quand les autres jeunes femmes cherchent obsessionnellement mari, maison et revenus. La jeune femme tente d'expliquer ce qu'elle ressent, son incapacité à jouer le jeu social, l'évidence d'un vide dans l'existence à l'aide d'une image simple : nous sommes tous des mouches accrochées au plafond mais alors que la plupart des mouches parviennent à deviser dans cette position incongrue, quelques-unes échouent à faire abstraction du fait d'avoir les pattes en l'air. Il s'agit en somme d'une certaine gravité qui fait dire à son ami Alasdair qu'elle est « terriblement existentielle »³⁸. Paradoxalement, Joséphine définit la schizophrénie en ces termes : « les schizophrènes, des gens qui ont une personnalité dédoublée et qui souffrent de *belle indifférence* »³⁹. Elle décrit son mal comme une bouffée de détachement, un « nuage de légèreté et de néant »⁴⁰ qui culmine dans une vision où le monde est totalement extériorisé :

³⁶ M. Duras, *Dits à la télévision : entretiens avec Pierre Dumayet*, op. cit., p. 17.

³⁷ J. Dawson, *Le Ha-ha*, J. Bernard (trad.), Paris, Gallimard, 1971, p. 94 (Cf. J. Dawson, *The Ha-Ha*, Boston, Little, Brown and Company, 1961).

³⁸ *Ibidem*, p. 118.

³⁹ *Ibidem*, p. 35.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 162.

Pendant que je le regardais flotter dans le ciel, le monde s'est mis à rétrécir. J'étais debout, appuyée contre le tas de pierres poussiéreuses à demi écroulé et le monde semblait se réduire à une petite boule flottant au gré des flots.⁴¹

L'image de la boule est traditionnelle des représentations de la folie et du « démon de midi » de l'acédie. Elle abonde dans la peinture du XVI^e siècle : sphère dans *Margot la Folle* de Pierre Brueghel l'Ancien (1562) ou *L'Enfer* de Jérôme Bosch (autour de 1500), œufs et outres dans *La Tentation de Saint Antoine* de Jan Mandijn (1550) ou de Josse van Craesbeeck (1650).

En effet, dans les romans des années soixante étudiés, est convoqué un réseau iconographique évocateur des visions de l'érémisme médiéval. Dans *Le Ravisement de Lol V. Stein*, le patronyme de l'héroïne de Duras, *Stein*, la pierre en allemand, évoque l'apôtre Pierre. Il faut le mettre en relation avec le polysémique « ravisement » du titre qui enveloppe Lol d'un voile de sacré. Ce ravisement est tout à la fois la subtilisation de son fiancé mais aussi cette béatitude dans laquelle elle se trouve plongée. La Trinité est là aussi mais subvertie en un triolisme blasphématoire avec Jacques Hold et Tatiana en même temps que la folle Lol s'inscrit au panthéon des fous bénis porteurs de vérité. Mais Lol est aussi la femme-mystère, la prêtresse herméneutique dont tous ignorent ce qu'elle pense. Pour Jacques, pour Tatiana, pour le lecteur, elle est l'objet-même de la quête. Ce V. au milieu de son nom est la trace éidétique du calice sacré, le Graal, dont la tradition judéo-chrétienne veut qu'il soit en fait une pierre précieuse, *stein* encore.

Le Ha-ha, le roman de Jennifer Dawson, présente une série d'images assimilables à des extases. Lorsqu'elle reçoit une lettre de son bien-aimé, Joséphine expérimente une transe quasi-mystique :

⁴¹ *Ibidem*, p. 195.

Ce jour-là, j'entendis plus clairement la voix du dehors. [...] Le mur semblait briller et j'étais entourée de fleurs blanches. Quelque chose avait changé ; la rupture entre le ciel et le terre s'était soudain réduite et je m'abritai les yeux de la lumière qui s'était mise à flamboyer.⁴²

Sur le même ton, son retour « musclé » après une fuite hors de l'asile, ressemble à une exaltation spirituelle :

Je n'ai même pas résisté. Car le chemin qu'on me fit prendre était couvert de tendres galets roses, mauves et jaunes. À mesure que nous avançons, leurs couleurs brillaient d'une façon radieuse, et plus loin, là-bas, il y avait un pont de neige et je savais que Dieu s'y trouvait. Pénétrée et stupéfiée, je me suis laissée tomber avec ravissement là où on m'a déposée. Le vide s'était soudain rempli, la brèche s'était refermée et je ne désirais plus rien.⁴³

La paraphrénie a changé les pierres dures en pâte d'amande *kitsch* sur laquelle s'étale, telle la Vénus de Cabanel, une Joséphine transfigurée. Sylvia Plath également, dans un poème de 1965, *Le pendu*, exprime toute la violence du traitement par électrothérapie à l'aide d'un lexique emprunté à l'acédie :

Par la racine de mes cheveux un dieu s'est emparé de moi.
J'ai grésillé dans ses volts bleus comme un prophète du désert.
Comme une paupière de lézard la nuit s'est fermée d'un bruit sec :
Le monde n'est plus qu'un long jour blanc dans une cavité sans ombre.
Un ennui rapace a cloué ma vie à cet arbre.
S'il était moi, il ferait ce que moi j'ai fait.⁴⁴

Avec des images animales et corporelles, Plath met à nu la vulnérabilité physique devant la douleur pure. L'isotopie religieuse (le narrateur est crucifié, saint martyr) et celle de la médecine servent d'exposition du caractère éminemment injuste et arbitraire de la pratique des électrochocs. Surtout, elle noue l'image du patient moderne à celle de l'anachorète du désert, la schizophrénie à l'acédie. Yves Hersant note d'ailleurs qu'une parenté

⁴² *Ibidem*, p. 177-178.

⁴³ *Ibidem*.

⁴⁴ S. Plath, « Le pendu », V. Rouzeau (trad.), [dans :] *Eadem, Œuvres*, Paris, Gallimard, 2011, p. 294.

existait déjà entre l'acédie et la mélancolie : « un imaginaire commun se met en place qui privilégie les catégories du corrompu et de l'infect, et où se rencontrent les bestiaires »⁴⁵. À l'asile se retrouvent les âmes isolées, telle cette patiente aux « joues empourprées comme si elle avait fait l'amour à une chose ou un être qu'elle seule pouvait voir »⁴⁶. De pauvres femmes veuves ou abandonnées dont les familles ne veulent plus prendre soin : « pendant toute leur vie, ces hommes n'avaient jamais pu dire ce qu'ils avaient à dire, ou bien qu'ils n'avaient jamais eu personne à qui le dire »⁴⁷, écrit Janet Frame qui file cette hésitation lorsqu'Istina, alors qu'elle est décidée à écrire un journal, se retrouve « accablée par la futilité de ce que je pourrais dire et désespérée surtout de n'avoir personne à qui le dire, je fermai le bloc »⁴⁸. On pense ici à Michel Foucault qui concevait la folie comme absence d'œuvre, stérilité, abolition de vouloir faire œuvre⁴⁹. Incapacité et refus sont en germe dans la conception médiévale de l'acédie qui évolue au fil des siècles, d'un accablement spirituel à un péché moral, de la tristesse à la paresse. Dans la « schizophrénie » envisagée par ces œuvres, tous les sens possibles sont activés simultanément offrant ainsi un contrepoint puissant à une interprétation médicale du trouble. Lorsqu'elle écrit que « ce n'est pas une maladie » mais « un état que [...] beaucoup de gens frôlent »⁵⁰, Marguerite Duras s'inscrit dans l'antipsychiatrie naissante dans les années soixante. Elle souligne par ailleurs les bienfaits de la « folie » : « pour moi, ça équivalait à une destruction, mais suivie

⁴⁵ Y. Hersant, « L'Acédie et ses enfants », *op. cit.*, p. 58.

⁴⁶ J. Frame, *Visages noyés*, *op. cit.*, p. 74.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 53.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 177.

⁴⁹ M. Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972, p. 662 : « La folie d'Artaud ne se glisse pas dans les interstices de l'œuvre ; elle est précisément absence d'œuvre ».

⁵⁰ M. Duras, *Dits à la télévision : entretiens avec Pierre Dumayet*, *op. cit.*, p. 18.

d'une reconstruction originale cette fois, non pas dictée par la société »⁵¹. Cette vision n'est pas si éloignée de celle de la religieuse Hildegarde de Bingen qui, au XII^e siècle, parlait de la mélancolie comme d'une « nécessaire mise à l'épreuve, une ascension de l'âme vers un degré supérieur »⁵² précisant que si l'âme semble s'éteindre, elle reprend ensuite des forces, de sorte que « l'homme se trouve en quelque sorte renouvelé, comme s'il avait un nouveau caractère »⁵³.

En rattachant la « schizophrénie » diagnostiquée par des personnages de psychiatres de l'acédie, les écrivaines qui nous intéressent aujourd'hui ne se contentent pas de neutraliser l'appréhension médicale du mal-être de leurs personnages. Elles l'inscrivent dans une perspective spirituelle, un questionnement existentiel ancien. Ce faisant, elles sortent ces personnages de leur position d'objet d'étude pour les installer comme sujets d'une pensée complexe et intense. « Tous mes livres parlent de Dieu »⁵⁴, affirmait Duras qui décrivait une crise de Lol comme le moment où « ce corps infirme remue dans le ventre de Dieu »⁵⁵. Le fait que tous les personnages principaux de ces romans écrits par des femmes, sont des femmes, ajoute une portée sociale d'envergure au propos antipsychiatrique. Ces quatre œuvres constituent une remise en cause synchronique et spontanée d'une conception réifiante, infantilissante et mécanique de la souffrance féminine dans les années cinquante. Elle désigne la folie comme symptôme d'un mal-être profond dont l'origine est sociale, historique et existentielle. Dans *L'Histoire des émotions*, Damien Boquet avance que le moine était confronté à une « double injonction : modérer

⁵¹ A. Vircondelet, *Duras*, Paris, François Bourin, 1991, p. 164.

⁵² H. de Bingen, *Les Causes et les remèdes*, P. Monat (trad.), Grenoble, Jérôme Million, 1997, p. 179.

⁵³ *Ibidem*.

⁵⁴ L. Adler, *Marguerite Duras*, Paris, Gallimard/NRF, 1998, p. 508.

⁵⁵ M. Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, op. cit., p. 51.

ses élans émotifs, car ceux-ci sont instables par nature, et pleurer les péchés de l'humanité. S'il lui est permis de goûter la saveur de la charité au milieu de ses frères, il est avant tout un pénitent »⁵⁶. Un paradoxe du même ordre s'impose à la femme des années cinquante à ce point historique précis où entrent en collision de nouvelles aspirations et une réalité décevante, un « cœur plein » et un « monde vide »⁵⁷.

Date de réception de l'article : 17.06.2016.
Date d'acceptation de l'article : 05.02.2017.

⁵⁶ D. Boquet, « Les Passions du salut dans l'Occident médiéval », [dans :] G. Vigarello (dir.), *Histoire des émotions. De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, éditions du Seuil, 2016, vol. 1, p. 155.

⁵⁷ F.-R. de Chateaubriand, *Le Génie du Christianisme*, 1802, seconde partie, livre troisième, chapitre IX, « Du Vague des passions », Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 309.

bibliographie

- Adler L., *Marguerite Duras*, Paris, Gallimard/NRF, 1998.
- Ames L., « *Sylvia Plath : A Biographical Note* », [dans :] S. Plath, *The Bell Jar*, New York, Harper and Row, 1971.
- Bingen H. de, *Les Causes et les remèdes*, P. Monat (trad.), Grenoble, Jérôme Million, 1997.
- Blanchot M., *Le Livre à venir*, Paris, Gallimard, 1959.
- Bleuler E., *Dementia praecox ou groupe des schizophrénies*, A. Viallard (trad.), Paris, Grec/EPEL, 1993.
- Boquet D., « Les Passions du salut dans l'Occident médiéval », [dans :] G. Vigarello (dir.), *Histoire des émotions, De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Seuil, 2016, vol. 1.
- Casagrande C., Vecchio S., *Histoire des péchés capitaux au Moyen Âge*, Paris, Aubier, 2003.
- Chateaubriand F.-R. de, *Le Génie du Christianisme* (1802), Paris, Garnier-Flammarion, 1966.
- Dawson J., *Le Ha-ha*, J. Bernard (trad.), Paris, Gallimard, 1971.
- Dawson J., *The Ha-Ha*, Boston, Little, Brown and Company, 1961.
- Doneux-Daussaint I., *Le Dialogue romanesque chez Marguerite Duras. Un essai de pragmatique narrative*, thèse sous la direction de C. Kerbrat-Orecchioni, soutenue à l'Université Lumière-Lyon 2, décembre 2001.
- Duras M., *Dits à la télévision : entretiens avec Pierre Dumayet*, Paris, EPEL, 1999.
- Duras M., *L'Amante anglaise*, Paris, Gallimard, 1967.
- Duras M., *Le Ravissement de Lol V. Stein*, Paris, Gallimard, 1976.
- Duras M., *Un barrage contre le Pacifique*, Paris, Gallimard, 1950.
- Duras M., Beaujour J., *La Vie matérielle*, Paris, P.O.L., 1987.
- Duras M. et Porte M., *Les Lieux de Marguerite Duras*, Paris, Éditions de Minuit, 1977.
- Foucault M., *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972.
- Frame J., *Faces in the Water*, London, The Women's Press, 1980.
- Frame J., *Visages noyés*, S. Lecomte (trad.), Paris, Joëlle Losfeld, 1996.
- Hersant Y., « L'Acédie et ses enfants », [dans :] J. Clair (dir.), *Mélancolie. Génie et folie en Occident*, Paris, Gallimard/Réunion des musées nationaux, 2005.
- Hersant Y., « La mélancolie », [dans :] G. Vigarello (dir.), *Histoire des émotions, De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Seuil, 2016, vol. 1.
- Janet P., *L'état mental des hystériques*, Paris, Felix Alcan, 1911.
- Jeanmart G., « Acédie et conscience intime du temps », *Bulletin d'analyse phénoménologique*, janvier 2006, t. 2, n° 1.
- Kristeva J., *Soleil noir, dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, 1987.
- Plath S., *La Cloche de détresse*, M. Persitz (trad.), Paris, Denoël, 1972.
- Plath S., *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2011.
- Plath S., *The Bell Jar*, London, Faber and Faber, 1999.
- Prigent H., *Mélancolie. Les métamorphoses de la dépression*, Paris, Découvertes Gallimard/Réunion des musées nationaux, 2005.
- Showalter E., *The female malady: women, madness, and English culture, 1830-1980*, New York, Pantheon Books, 1985.

Starobinski J., *L'Encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, 2012.
Vallier J., *C'était Marguerite Duras*, Paris, Fayard, 2010, t. 2.
Vircondelet A., *Duras*, Paris, François Bourin, 1991.

abstract

From Acedia to Schizophrenia

The experiences of the medieval acedia and the modern schizophrenia present some resemblances in their symptoms. The literature of the twentieth century offers figures of schizophrenic whose representation includes traditional patterns of the acedia : isolation, boredom, detachment, visions... The study of the nature of the disorder of female characters in works of the sixties by Marguerite Duras (France), Janet Frame (New Zealand), Sylvia Plath (United States of America) or Jennifer Dawson (Great-Britain) reveals the legacy of the acedia in the imagination of contemporary writers. Moreover, it questions the psychopathological conception of schizophrenia and reveals its moral, spiritual and social aspects.

keywords

acedia, schizophrenia, Marguerite Duras, melancholy, Michel Foucault

jeanne weeber

Docteur en littérature comparée de l'Université de la Sorbonne pour sa thèse *La Stratégie de la fuite. Folie et Antipsychiatrie dans le roman : 1960-1980* sous la co-direction de M. Bernard Franco (Sorbonne) et de Mme Annick Louis (EHESS-CRAL), Jeanne Weeber analyse, dans une perspective dialogique, les productions fictionnelles (domaines francophone, anglophone, lusophone) et scientifiques (Michel Foucault, sociologie d'Erving Goffman, antipsychiatrie et *French Theory*) relatives à la question de la folie.